

1921

De Maser (province de Trévis) à Thénac (Dordogne)

Ils étaient quarante-deux dans la même maison.

En Italie, quand on mangeait un poulet, c'était trois fois par an et ils étaient quarante-deux. Quarante-deux parts sur un poulet. Quarante-deux dans la même maison.

Il y avait mon arrière-grand-père qui est mort en Italie, mon grand-père, ses frères et sœurs et puis toutes les familles. Le tonton est né en France, c'est le seul. Ils vivaient tous ensemble et tout le monde travaillait.

Mon grand-père a fait la guerre de 14-18 là-bas et après il est venu ici parce qu'ils crevaient de faim. Le régime italien c'était déjà Mussolini. La montée du fascisme en Italie, ils en ont parlé, très peu. Si quelqu'un n'était pas du côté des fascistes, on lui faisait boire de l'huile de ricin et même des fois, c'était la demi-bouteille. C'était le voisin qui dénonçait, ils arrivaient à deux ou trois le soir, ils vous emmenaient un peu plus loin et si vous ne buviez pas, c'était la bastonnade.

Le dominateur, c'était l'église. Dans le village, le curé avait droit à tout. Il achetait un cochon et les citoyens de la commune étaient obligés de le nourrir. Si le cochon passait devant vous et que vous ne lui donniez pas une pomme de terre ou une carotte, le dimanche, le curé prêchait contre vous.

Ils étaient quarante-deux et ils n'avaient rien.

Dans le village, il y avait dix ou quinze bars. Mon grand-père et tous ceux qui pouvaient, c'était la tradition, allaient boire un verre de vin ou une demi-part parce qu'ils n'avaient pas la possibilité d'acheter une bouteille.

Ils se nourrissaient de polenta. Il y en avait en quantité industrielle, c'était le pain. Les parents, les vieux mangeaient à table. Ils vivaient de la terre. Ils travaillaient dans la plaine du Pô pour faire les canaux d'irrigation, ils étaient saisonniers.

Le gouvernement français avait demandé de la main-d'œuvre. La guerre de 14-18 avait fait beaucoup de morts et il manquait des bras. Mon grand-père et mon père sont arrivés à Thénac en avril ou mai 1921. Mon grand-père est resté trois jours et puis il a laissé mon père tout seul à la propriété. Il est reparti finir la récolte pour avoir un peu d'argent. Mon père était né en 1908, il avait treize ans. Il était domestique agricole sur une petite propriété de trois ou quatre hectares. Le propriétaire habitait Eymet. Il tenait un magasin.

Mon père est resté avec deux vaches. C'était comme ça.

Il s'occupait des vaches, de quatre poules et il avait trouvé du travail sur la voie ferrée Sarlat-Bergerac. Il faisait une vingtaine de kilomètres à pied tous les matins, ensuite il prenait la micheline jusqu'à son travail. Il revenait tous les soirs et il s'occupait de ses vaches. Il travaillait dix heures par jour. Quand il a pu s'acheter un vélo, il s'en servait quand il faisait beau et pas trop froid. Quand il faisait mauvais, il allait à pied, pour ne pas le salir.

Mon grand-père est revenu avec ma grand-mère et les trois sœurs en octobre ou novembre 21. Il a amené la charrue italienne par le train. Le tonton est né ici, bien après, huit ans après. Ma grand-mère est morte, il avait à peu près une douzaine d'années. C'est ma mère qui l'a élevé.

Ma mère était Italienne aussi, elle s'appelait Rosa. Elle était arrivée à La Sauvetat. Ma sœur est née et après on était fermiers à Agnac. Je suis né en 35. Je suis né Français. Mon grand-père a acheté la propriété familiale en 36 et plus tard, mon père l'a reprise.

Pendant la guerre, mon père était métyayer. Le fils du propriétaire a été pris par les Allemands, alors il faisait les deux propriétés, celle-là et celle du grand-père. Ils faisaient vivre la moitié d'Eymet. Les gens venaient chercher la viande, les saucissons. On n'en a pas profité. Les gens avaient faim. Personne n'a dénoncé.

Un de mes oncles a été fusillé. Les maquisards lui ont fait creuser son trou et ils l'ont

enterré les pieds et les mains dehors. Il vivait dans la même maison que son beau-frère, soi-disant milicien. Ils les ont pris tous les deux, ils n'ont pas fait de quartier. Mon oncle était un brave type, il s'occupait de la terre. Mon père l'a récupéré, il a dit, ça je ne le pardonnerai jamais.

Quand ils sont arrivés, ils ne parlaient pas le français. Ma mère n'a jamais vraiment su le français, mon père, lui, parlait patois. Mon grand-père est décédé à la fin des années soixante, il avait à peu près quatre-vingt-cinq ans. Quand j'étais en Algérie, il m'envoyait la revue *le Messager de Saint Antoine*, c'était la tradition. Il était abonné, ça venait d'Agen et nous, on est encore abonnés. On avait un peu les nouvelles.

On n'a presque plus de famille en Italie. Tous sont venus en France, du côté de mon père et de ma mère. C'est mon grand-père qui a les faits venir, petit à petit.

Les derniers arrivés, c'est un frère du grand-père et ses deux aînés, après la guerre. Mon père leur a fait avoir une propriété en fermage avec sept ou huit hectares de vignes. Ils sont arrivés pour Noël. Ils ne savaient pas parler français, mais les autres les chapeautaient un peu. Ils sont venus arracher les tomates ici, le temps que la propriété soit libre. Le grand-oncle est allé à la cave et quand il a vu toutes les barriques, il a commencé à taper dessus, celle-là est pleine, celle-là est pleine, comment je vais faire pour boire tout ça? Il a pris une cuite qui a duré deux jours. Après, ça a été fini. Puis, le reste de la famille est arrivée.

Ils se retrouvaient pour s'entraider, entre Italiens, mais avec des Bretons, des Français aussi, pour les vendanges, les dépiquages... Et le jour de la foire Sainte-Catherine à Eymet, les Italiens venaient tous boire un verre, manger un bout à la maison.

Ma grand-mère et ma mère faisaient les gnocchis, la polenta, les pâtes coupées au couteau. Plus tard, le grand-père a ramené une machine à pâtes d'Italie. On les faisait sécher sur

une plaque sur le feu. Les autres Italiens n'allaient pas manger le risotto ailleurs!

Mon grand-père a raconté, il est retourné en Italie. Il avait encore la racine italienne.

Mon père n'a jamais voulu retourner en Italie.

On le lui avait proposé plusieurs fois, mais non, non, pas question.

Il a dit, j'ai crevé de faim, c'est fini.

Denis, 77 ans.